

Brèves littéraires

Brèves

Journal d'Assas Extraits

François Hébert

Volume 9, numéro 1, automne 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/5989ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

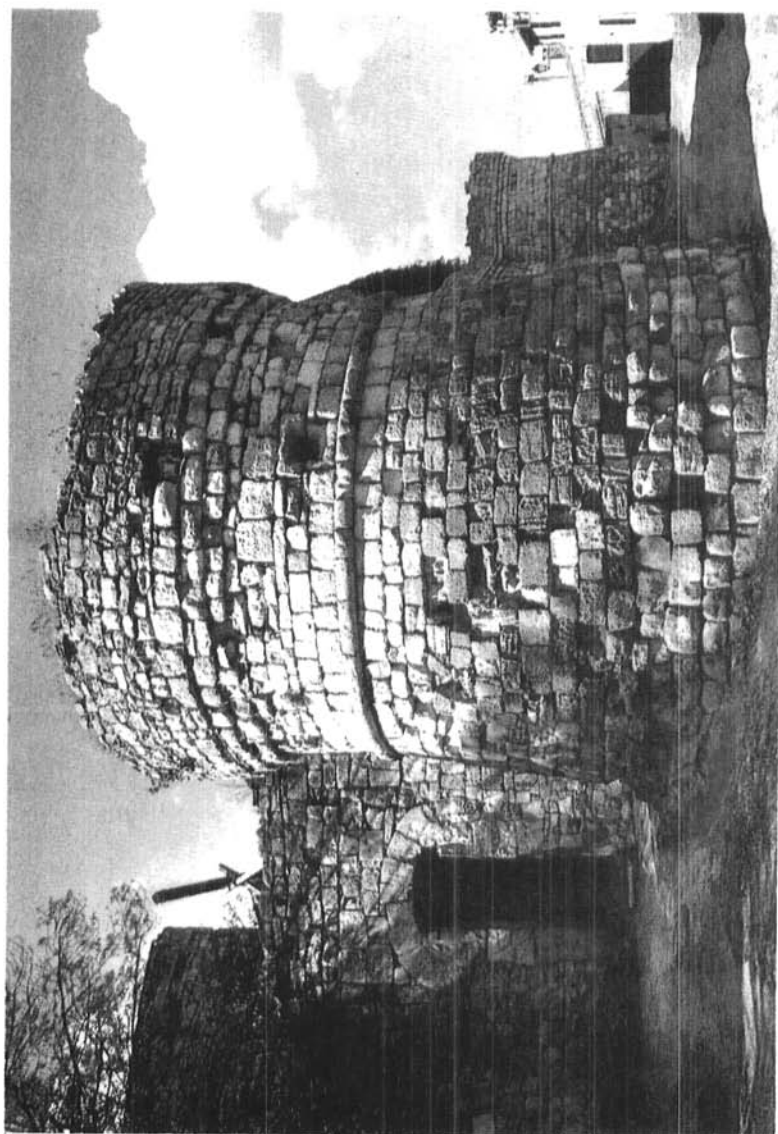
1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hébert, F. (1993). Journal d'Assas : extraits. *Brèves littéraires*, 9(1), 26–33.



ASSAS (Hérault) France : Les tours du château

FRANÇOIS HÉBERT

Journal d'Assas

(extraits)

Au château d'Assas

Nous sommes dans le salon de musique un peu décrépit : la peinture verdâtre est défraîchie, s'écaille par endroits; des lézardes courent dans le plâtre. L'alto et la claveciniste (anciennement de Moscou, maintenant de Montpellier) ont bien joué, ont été applaudis, sont partis, ont été rappelés, ont joué un autre petit morceau, puis sont définitivement partis. La châtelaine, madame Demangel mère, a été, dit-on, la mécène de Scott Ross, célèbre pour son enregistrement des 555 sonates de Scarlatti. On chuchote que Scott Ross est mort du sida.* Tout le monde est parti, il n'y a plus dans la pièce que les deux énormes griffons en terre cuite, à la fenêtre, entre lesquels les musiciens se sont exécutés. Quel sens inférer de ces éléments disparates, ou leur conférer ?

Belvédère

Devant moi, la garrigue languedocienne. Le soleil darde le sol, qui riposte avec tout un arsenal de piquants, de crocs, de lames, d'épines, d'aiguilles. Je suis loin des livres, de la littérature. Tant que ça ?

* (à Assas, le 14 juin 1989, à trente-neuf ans.)

À l'université, où j'anime des ateliers d'écriture, je me vois comme un chercheur d'or dans une corporation de bijoutiers. Comme un crotté dans un beau salon. Parfois, j'en ai un peu honte, parfois, j'en suis assez fier. Parmi les bijoutiers, les uns sont des assembleurs, les autres des vendeurs; les uns sont des concepteurs, ils ont plein d'idées; d'autres sont chargés de l'inventaire, du catalogue, des livres comptables; il y a des esthètes, il y a ceux qui étudient la clientèle, il y en a de toutes les sortes. Sans moi, ils seraient tous au chômage. Sans moi seul, non pas : sans les écrivains, veux-je dire, sans tous ceux-là qui pataugent dans la boue et dans les ruisseaux pour y trouver des pépites, qui creusent la pierre pour y trouver des filons, qui se salissent en somme. Et reviennent souvent les mains vides, l'air hagard, piteux, désolé. Les professeurs, eux, ont toujours les mains pleines, s'étant approprié l'or des autres. Il est vrai que l'or des écrivains n'appartient pas plus à ces derniers qu'à n'importe qui, qu'il est à tout le monde; mais c'est tout de même injuste que ce soit les bijoutiers qui tiennent le haut du pavé. À l'université comme ailleurs, j'aime ceux qui ont les ongles noirs, les pieds qui puent. Les mondanités, très peu pour moi. Les professeurs vous mentent s'ils vous disent autre chose : la littérature est sale, prétentieuse, hantée, gênante, périlleuse, se tient mal dans les salons où elle crache, tousse, baise, chie, suinte, râle, chante, pète et rote à l'envi, s'exprime en somme sur tous les modes. Elle est rabelaisienne, la littérature, comme la vie. La vraie, pas la constipée. Dans la vie, les professeurs sont comme les professeurs dans Rabelais : ils croient tout savoir, ou savoir à fond un détail, mais ils ne se voient pas. Ni rien, donc : car qui ne se voit pas, comment saurait-il voir quoi que ce soit, vu qu'il ne connaît pas l'instrument même de sa vision ? Évidemment, il faut aux gens des bijoux. Et après tout, si je regagne ma carrière avec ma pelle et mon tamis pour trouver de l'or, ne le fais-je pas précisément pour les bijoutiers et leurs clients ? Pour qui,

sinon ? C'est eux qui donnent du prix à l'or. Je n'ai pas à leur envoyer ma poussière, mes scories. Sans eux, je serais au chômage. Eux et les autres, je m'empresse de préciser. Tous les autres. Nous sommes tous amateurs de bijoux, au propre comme au figuré. L'écrivain ne doit rien à personne, mais tout à tout le monde. Et l'or dont je parle, il est partout et nulle part. Devant moi, caché dans la garrigue.

Fin mai

Le rouge est dans les champs autour d'Assas, on dirait que c'est le premier jour de la Création; les coquelicots ondoient dans la brise comme respirent dans l'eau les branchies des poissons. C'est la Pentecôte. Robert Marteau est descendu de Paris nous voir. Nous irons à la corrida. Ce matin, il est à la messe. Nous l'attendons, Violette et moi, à la sortie de la petite église d'Assas, romane et du XII^e siècle comme il y en a tant, mais réservée au culte pour une fois et interdite aux touristes. Les fonts baptismaux ont été refaits par notre ami Pierre Morlat. La messe est dite et nous entrons jeter un coup d'œil. J'ai rencontré Robert à Montréal en 1974; je rentrais d'Europe, il arrivait en Amérique. Je venais de publier, dans le défunt quotidien indépendantiste *Le Jour*, un compte-rendu de son roman *Pentecôte*. Je me souviens du début, du vieux peintre parti en barque, disparu dans le couchant. Noyé ou transfiguré dans ses couleurs ? Et d'un cerf-volant et des spirales qu'il traçait dans le ciel, et d'une petite enfant, mais j'invente peut-être tout ça. Je n'ai pas de mémoire. Mon fils aîné (j'oublie son nom) m'appelle Alzheimer. Cette fois, je retrouve Robert en France; il y est rentré il y a quelques années, faute d'emploi au Québec (et faute de vouloir s'employer, il faut bien le dire, à autre chose qu'à tourner des poèmes). Soleil de plomb dans les arènes. Les taureaux de la *ganadería*

Miura sont des monstres; aussi les vedettes refusent-elles de les affronter. À Nîmes, cette année, elles s'appellent Rincon, Ponce et Chamaco. La veille, les Miura ont «gagné». Ce dimanche, les vedettes vont perdre, incapables de récolter plus qu'une seule petite oreille, à cause de leurs souffreteux adversaires, de lourdes et inquiétantes bêtes certes, à la nuque musclée et aux cornes droites et bien écartées, nerveuses et cacolantes et aux naseaux fumants et tout, mais tirant la langue à la première pique et aux genoux de porcelaine. Chamaco a toréé à genoux, pour montrer combien il était brave; mais il y eut plus de «hou ! hou !» que de «oh !» et de «ah !», car on eut l'impression que s'il se baissait, c'était plutôt pour prier l'animal de se relever et de lui offrir ne fût-ce qu'un semblant de résistance. Nous rentrons par Castries et dînons au restaurant *L'Art du feu*, où nous nous régalaons d'andouillettes et de tripoux nantais. Un rossignol a chanté toute cette nuit-là, ça n'a pas dérougi.

Assas, août 1993

Je dis à mon fils Arthur (il aura bientôt deux ans, il croit tout ce que je lui dis) qu'il a un père extraordinaire.

— Naire ! fait-il en continuant de faire basculer la benne de son petit camion en plastique.

Je me fais la réflexion que la rime poétique ne vient pas de moins loin que cela.

— Té ! me dit Arthur en me tendant la benne décrochée du châssis. Je répare le camion : quel père n'est pas garagiste ? Arthur en est persuadé : je suis vraiment extraordinaire. Si je n'étais pas extraordinaire, je ne tiendrais pas mon journal, té ! Pareillement, si les bateaux n'avaient pas de jambes, ils ne marcheraient pas.

22 août

Le voisin est ostéopathe et acupuncteur. Nous mangeons chez lui. Je lui glisse un mot de mes allergies persistantes : il y aurait brouillerie dans mon système neuro-végétatif, dérèglement de l'antagonisme qui préside normalement aux rapports de l'orthosympathique et du parasympathique. L'état de mon appareil neuro-végétatif n'intéressant personne, revenons à la table de mon voisin, l'ostéopathe moustachu, excellent hôte, timide mais prévenant, avec madame, esthéticienne et belle, et les enfants, Karim et Anaïs, devant (dans l'ordre) des moules à l'escabèche, de juteux melons, un rafraîchissant taboulé au citron et à la menthe, des grillades aux aromates, des fromages et les raisins du grand-père maternel, viticulteur du côté de Saint-Parvoire, sans oublier les poires Belle Hélène et du cidre enfin. Durant le repas, leur cheval s'est soudain mis à cracher, effrayé par quelque chose ou attiré par quelque jument, et toute la famille s'est levée à l'unisson pour aller voir ce qui se passait. On ne l'a jamais su.

Abbaye de Valmagne

C'est frais à l'intérieur; toutes les ouvertures ont été bouchées, la lumière n'entre plus que par les quelques fentes qui restent. L'abbaye est abandonnée. Ou plutôt, elle a changé de vocation : la coopérative locale y a remis ses immenses fûts. Odeur de moisi, de poussière. Au mur, assez haut, un étonnant crucifix, long et large de plusieurs mètres; sur le bois de la croix, au lieu du corps du Christ, se trouvent des ceps enchevêtrés. L'homme n'est plus là; il ne reste que sa douleur, lisible dans les souches tordues, torsadées. Pour un peu, on les entendrait craquer, geindre. Ces ceps sont noirs et secs, ils ont tout donné d'eux il y a belle lurette; vous l'avez d'ailleurs bu, leur sang d'origine contrôlée.

Pézenas

L'office du tourisme me pardonne : il n'y a pas grand chose à voir à Pézenas. On sait que Molière y a joué du temps qu'il était encore comédien ambulant. On le sait jusqu'à la nausée. Dieu qu'il se fût moqué, Molière, de tous ces petits commerçants, restaurateurs, potiers et autres, en mal d'un mark, d'un florin, d'un dollar ! Les petits pâtés, qui sont la spécialité culinaire de l'endroit, sont durs; le mouton y est croquant et goûte bizarrement le bonbon. Pourquoi suis-je ici ? L'on essaie peut-être de me joindre, chez moi, et je n'y suis pas. Au détour d'une rue, je tombe sur une madone vernissée du XV^e siècle, fixée à un mur, dans une niche vitrée. Elle me regarde des deux petits trous qu'elle a dans son visage lisse et luisant; elle a quelque chose de japonais, le teint d'ivoire d'une geisha; et son regard m'a poursuivi jusque chez moi, manifestement, puisque j'y reviens et la revois, qui me fixe toujours.

Assas, la terre et les pierres

La pierre locale est tendre et d'une belle couleur crème. Je m'amuse à la tailler. Celle que je travaille semble un peu sèche, car elle part en éclats. Comme un chien, je mets mon nez dessus : elle sent le gaz. À jamais anonyme est la trace du ciseau dans l'œuvre; le style est la seule signature, pas besoin d'ajouter son nom. C'est d'ailleurs le style qui fait l'auteur, et non l'inverse. Les auteurs qui se drapent dans leur œuvre peuvent aller se rhabiller. Avec ceux qui s'y déshabillent. La voie est étroite. Par ici, la terre est presque plus dure que la pierre : l'arroser, c'est comme diluer de l'eau dans du ciment. Aussitôt pétrifiées, les racines de la ciboulette et du persil dans mon potager ! L'eau stagne ou glisse sur l'argile imperméable. L'eau, ai-je dit ? Il ne pleut jamais. J'arrose frénétiquement, mais

en vain, mes plants de betteraves, de laitues; les premiers sont rachitiques, les seconds montent en graine avant d'avoir fait une seule feuille digne de ce nom. Le Labrador est plus fertile, le Sahara plus humide; le granit même est plus perméable que cette terre morte. Et pourtant, que d'oiseaux, que d'insectes, rampants ou ailés, que de fleurs et de papillons, sans oublier les guêpes (et les abeilles et les frelons, il y en a de toutes les sortes) ! Dans les champs ne poussent que le colza, les tournesols, les oliviers, comme si le sol ne pouvait rendre que de l'huile. Et du vin : les vignes vont chercher une improbable eau dans les profondeurs et c'est un miracle qu'elles ne produisent pas, au lieu de leurs merveilleux raisins, de poussiéreuses grappes de petites pierres sphériques et opaques.